

L'ASCENDANCE BLONDEL

Quand en 1994 Paule Cécile Minot publie «Versailles à travers ces grandes familles», un livre consacré aux lignages bourgeois qui comptent dans la ville depuis la Révolution, les Blondel font tout naturellement partie des familles étudiées: ils sont Versaillais depuis le Consulat. Mais leur ascendance et celles de leurs alliances sont sous l'Ancien Régime essentiellement parisiennes : en remontant les générations, et dans certains cas jusqu'à l'époque des rois Valois, on trouve des lignées d'artisans, d'artistes ou de robins , portant pour beaucoup le titre de Bourgeois de Paris qui leur faisait bénéficier d'avantages juridiques et fiscaux.

En fin de texte une liste généalogique permet d'essayer de se retrouver dans ces nombreuses familles..

Commençons par les Blondel.

Blondel. Peintres parisiens et architectes versaillais.

Le plus ancien aïeul Blondel connu est un maître peintre et doreur parisien prénommé Jean, qui a dû naître au début du dix-huitième siècle (il se marie en 1724). Au-delà de ce Jean, les recherches faites au milieu du siècle dernier par un cousin de ma mère, l'architecte versaillais François Blondel, et celles que j'ai mené plus récemment de mon côté, n'ont pas abouti: son contrat de mariage est référencé aux Archives nationales mais l'acte lui-même, qui nous aurait permis de connaître qui étaient ses parents, est perdu. Le nom Blondel est assez répandu à Paris à cette époque, dont plusieurs familles de peintres, doreurs ou architectes, mais je n'ai trouvé aucun document permettant de leur relier Jean.

Celui-ci jouit d'une solide aisance; il habite rue Transnonain dès 1732 et y achète en 1752 un immeuble qui restera dans sa famille jusqu'à la Révolution. Il est parallèlement directeur de l'Académie de Saint Luc, une corporation ancienne regroupant peintres et sculpteurs qui sera absorbée par l'Académie royale de peinture en 1776, quinze ans après la mort de Jean qui est inhumé le 1er avril 1761 au cimetière de Saint-Nicolas des Champs.

Il laisse trois enfants, Joseph Armand, Anne Félicité et Pierre. Leur mère Madeleine Fournier assure leur tutelle pour cause de minorité puis fait émanciper Joseph Armand en 1763. Anne Félicité a épousé dès 1757 le sculpteur Charles Rebillé, membre de l'Académie de Saint Luc; Pierre devient prêtre et continue d'habiter rue Transnonain.

Madeleine Fournier décède en 1774. Dans son ascendance, sur laquelle on reviendra, on trouve de nombreuses familles d'artisans parisiens .

Joseph Armand est comme son père peintre et membre de l'Académie de Saint Luc. En 1770 il épouse en deuxièmes noces Marie Geneviève Marchand, fille d'un huissier priseur au

Châtelet de Paris. Il meurt à Paris en 1805. Son fils Charles François Armand s'est tourné vers l'architecture: il travaille à la conservation du château de Saint-Cloud de 1801 à 1810, est ensuite nommé à Versailles d'abord comme vérificateur des travaux, puis à partir de 1814 comme inspecteur des bâtiments.

Avant de suivre les Blondel à Versailles un mot sur un autre fils de Joseph Armand resté à Paris, Merry Joseph Blondel (1781-1853).

Merry est peintre, comme son père et son grand-père. Prix de Rome à 22 ans, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, il se spécialise dans la peinture historique. Plusieurs de ses tableaux sont exposés dans la galerie des batailles et dans les salles des croisades de Versailles, mais on en trouve aussi au Louvre, à Fontainebleau et dans de nombreux musées de province. Membre de l'Institut, Merry Blondel est quasiment le peintre officiel sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Après sa mort il sera très dénigré par les nouvelles écoles de peintures qui le trouvent plus académique et pompeux que talentueux. Cet «enfer» durera longtemps, jusqu'au dernier tiers du vingtième siècle où la critique lui redeviendra favorable.

Le frère de Merry, Charles François Armand Blondel (1770 - 1854) est le premier d'une lignée d'architectes versaillais, qui s'est poursuivie de père en fils à travers six générations jusqu'à mon cousin Jean-François Blondel, mort en 1999. Inspecteur des bâtiments de la Couronne à Versailles, architecte ordinaire de la Couronne, Charles François est aussi directeur des Eaux de Marly. A ce dernier titre il réside au Pavillon des Sources , 11 rue de la Pompe (actuelle rue Carnot), une très jolie maison brique, pierre et tuile typique du dix-septième siècle finissant. Quand le roi Louis-Philippe choisit Versailles pour y célébrer le mariage de son fils aîné, Charles François réussit à rendre le château présentable malgré des décennies d'inoccupation. Il en est récompensé par l'attribution de la Légion d'honneur.

Il avait épousé Anne Rondoni, une jeune fille née en 1778 à Endingen dans le pays de Bade, qui vivra jusqu'à l'âge de 94 ans. Je ne sais à quelle occasion s'est créé le lien entre les Blondel et les Rondoni. Le bourgmestre d'Endingen m'a très aimablement envoyé un extrait de registre d'état civil concernant les Rondoni (rédigé par chance en latin et pas en allemand!) J'ai pu ainsi remonter deux générations, sans en savoir plus, sinon qu'ils étaient d'origine italienne.

Leur fils Hippolyte (1808 - 1884) est à la fois l'architecte officiel du département et celui du diocèse. Conseiller municipal de Versailles, il s'est installé en 1848 au 38, avenue de Saint-Cloud, dans une maison qu'il fait construire sur l'emplacement de l'ancien hôtel des ducs de Saint-Simon. Il y aura encore des Blondel à cette adresse un siècle et demi plus tard.

Les chantiers menés par Hippolyte sont multiples: réfections des églises du diocèse de Versailles, créations et entretien des immeubles publics dans le département de Seine-et-Oise beaucoup plus étendu que les actuelles Yvelines. Viollet-le-Duc, alors inspecteur général des édifices diocésains, écrit à son sujet en 1853 «M.Blondel est architecte du département et m'a

paru au fait du service diocésain (...) Les édifices diocésains de Versailles n'exigent pas des études particulières et je pense que le talent de M.Blondel est à la hauteur des besoins de ces édifices.» Sans commentaire .

Hippolyte se marie en 1835 avec Félicité Gonichon, issue d'une famille d'opticiens parisiens. Ils ont quatre fils, Charles, Armand, François-Robert et Jean. Le premier est resté célibataire; les trois autres épousent des demoiselles Faugeron, nées d'une famille angevine à laquelle sera consacrée une étude particulière.

François-Robert, dit Frantz (1843-1919) continue la lignée des architectes. Il est notamment à Versailles l'architecte du collège Saint-Jean de Béthune et de l'église Notre-Dame des Armées. Conseiller municipal, conseiller général, président de l'Association Provinciale des Architectes Français, c'est le notable type début Troisième République. Il est cependant révoqué de sa fonction d'architecte départemental en 1889: ses opinions monarchistes déplaisaient au gouvernement.



Félicité Gonichon-Blondel, ses enfants et petit-enfants. En haut Frantz Blondel et son fils René. A gauche Pauline Blondel, sœur de Frantz et Jean. Ce dernier est sur la droite avec son épouse Marguerite Faugeron. Leurs deux enfants Marguerite et Joseph Blondel encadrent leur grand-mère. Photo prise à Versailles vers 1890.

Son frère cadet, Jean Blondel (1852-1931), mon arrière grand-père, a poursuivi ses études au Lycée Impérial de Versailles, l'actuel Lycée Hoche. Il y a deux photos de lui prises autour de 1867 par Jeannon, photographe 19 rue Saint-Pierre (dont les clichés sont actuellement assez recherchées par les collectionneurs). La pose est la même mais sur l'une il porte l'uniforme du lycée et sur l'autre il est en habits civils.

Devenu adulte Jean Blondel sera mêlé à une escroquerie ou à une faillite irrégulière. Il ne m'a pas été possible d'avoir plus de détails, la tradition familiale orale le présentant comme

un bouc émissaire victime de la duplicité de son employeur. Toujours est-il qu'il fut condamné et passa deux ans en prison. Le scandale à Versailles dut être retentissant.

Pour éviter que le bruit n'en vienne aux deux jeunes enfants de Jean, mon grand-père Joseph et sa sœur Marguerite, leur mère leur avait raconté que «Papa était parti pour un long voyage». Elle poussait ce pieux mensonge jusqu'à faire expédier de l'étranger des lettres de son mari destinées à ses enfants.

Sa peine purgée, Jean vécut à Versailles le plus discrètement possible jusqu'à sa mort survenue en 1931.

Son fils Joseph (1882 - 1942) a été, à ce qu'on m'a dit, très marqué par la condamnation de son père. Il fera carrière au Crédit Industriel et Commercial à la tête du service de contrôle des filiales. Il passe pour avoir été très méticuleux dans l'exercice de ses fonctions, peut-être en réaction au laxisme paternel. Parallèlement il est un membre actif de la Conférence Saint-Vincent de Paul et visiteur de prison.



Mariage de Joseph Blondel et Henriette Coutin, Notre-Dame de Versailles, 3 mai 1913

Au physique ses papiers militaires décrivent un garçon de taille moyenne pour l'époque (1, 69 mètres), au cheveux châtain et aux yeux gris. Ses photos ajoutent à cette description une barbe fournie. Les même papiers indiquent qu'il est en 1905 exempté de service militaire pour infirmité. Celle-ci n'est pas précisée. Je crois me souvenir d'avoir entendu dire dans mon enfance qu'il était assez sourd. Toujours est-il que cette infirmité était assez sérieuse pour que son exemption soit réitérée en 1914. Entre ces deux dates il aura épousé en 1913 Henriette Coutin qui lui donnera trois filles, Marie en 1914, Brigitte en 1915 et Françoise, ma mère, en 1917.

La Grande Guerre est si dévoreuse d'hommes que les réformes sont réexaminées. En 1917 Joseph est appelé dans les services auxiliaires. Après un passage à un poste administratif à Etampes, il est compte tenu de son expérience professionnelle affecté au ministère des Finances à la commission des changes, et ce jusqu'à la victoire.

A l'époque où il était de bon ton d'afficher son bellicisme, surtout à l'arrière, l'affectation de Joseph Blondel à des postes sans risque physique étaient pour certains mal vus. Ma grand-mère ne fut pas dispensée de quelques unes de ces rosseries suaves dont les Versaillaises ont le secret, d'autant plus que deux de ses frères faisaient dans le même temps ce qu'on appelle une belle guerre. Et quand les beaux-parents Coutin font éditer après guerre un petit livre à la gloire des services de leurs fils, neveux et cousins, leur gendre Joseph Blondel n'est même pas cité.

Quand débute la Seconde Guerre Joseph suspend ses fonctions au CIC pour un poste de directeur des œuvres du Secours National pour la Seine et Oise, un organisme de bienfaisance en charge d'aider les familles de soldat et les populations civiles victimes du conflit. L'ancien réformé a trouvé là un moyen de servir et donne à l'œuvre un fort développement.

Le Secours National est installé rue de l'Indépendance Américaine, à quelques minutes de la Place Hoche. C'est en traversant la Place d'Armes pour gagner son bureau que Joseph est renversé et écrasé par un camion de l'armée allemande devant la grille du château le 22 juillet 1942. Il est tué sur le coup.

On m'a raconté (souvenir embelli?) que le commandant de la place a envoyé un officier place Hoche pour présenter à ma grand-mère les regrets de la Wehrmacht. Et qu'elle a fait répondre par sa bonne ou une de ses filles qu'elle ne recevait personne. Des deux côtés les codes de convenance de la vieille Europe, encore respectés de temps à autre dans cette période barbare.

Aux obsèques de Joseph, le 27 juillet, l'église Notre-Dame est pleine à craquer. Un moyen pour certains de marquer sans grand risque leur hostilité à l'occupant. A l'enterrement qui suit le général Wemaere, délégué départemental du Secours National, prononce un long éloge du défunt. Le texte en a été gardé. Il n'y a rien là que de très convenu.

Dernière conséquence de la mort de Joseph ? Son gendre Jacques Staut, le mari de Brigitte, prisonnier de guerre en Allemagne, est libéré par anticipation fin 1942 ou début 1943.

Liqueurs et frondeurs parisiens: Passart, Drouart, Fournier

Je n'ai pas pu faute de document remonter l'ascendance directe Blondel au-delà de Jean, peintre parisien et président de l'Académie de Saint-Luc, décédé en 1761. En revanche son épouse Madeleine (1704-1774, l'époque de Louis XV), fille de Pierre Fournier, sculpteur lui aussi membre de l'Académie de Saint-Luc, descend de vieilles familles parisiennes mêlées aux

dernières grandes séditions de la capitale avant la Révolution: la Ligue, et deux générations plus tard la Fronde.

Les Passart, de la mégisserie à la Ligue

Berthelot Passart est marchand mégissier à Paris au début du 16^{ème} siècle. La mégisserie consiste à traiter des peaux de bêtes, principalement de moutons, pour les assouplir et les transformer en cuirs utilisables pour des vêtements, des gants, des reliures de livres. Le travail de ces peaux nécessite beaucoup d'eau, d'où l'installation des ateliers en bord de Seine. Le quai de la Mégisserie, à côté du Châtelet, en a gardé le nom.

Berthelot est assez riche pour acheter en juillet 1509 le fief de Méranthes, qui restera pendant plusieurs générations dans sa famille (je n'ai pas réussi à localiser cette terre). Il a de deux mariages successifs de nombreux enfants, dont Michel qui poursuit après lui le métier de mégissier.

L'exercice de ce métier amène à faire sécher au vent les peaux traitées. Pour éviter d'encombrer le passage, les mégissiers sont tenus sous peine d'amende de ne pas déborder sur la rue. Michel Passart cherche à graisser la patte des sergents de la ville pour étendre ses peaux comme il l'entend. Tentative qui lui vaudra une condamnation en 1551.

Michel Passart est dans les actes qualifié de «Bourgeois de Paris», ce qui implique qu'il y paie l'impôt et participe au choix de l'échevinage. Il meurt en 1569 et est enterré au cimetière des Saints-Innocents.

Il s'est comme son père marié deux fois, avec Marthe Auboust morte en 1546 puis avec Jeanne Royer. On connaît cinq enfants du premier mariage, dont un deuxième Michel dont il va être question, et quatre du second, dont Jeanne, la trisaïeule de Madeleine Fournier, l'épouse de Jean Blondel..

Né en 1539 et mort en 1614 le deuxième Michel Passart aura connu les guerres de religion (la première débute en 1562, la dernière se clôt avec l'Edit de Nantes en 1598). Pendant tout cette période il est désigné dans les actes comme marchand et bourgeois de Paris, mais il a abandonné la mégisserie pour le commerce de marchandises avec la province et pour la banque, associé pour ce faire avec François Sarrus, un de ses gendres. Il laissera à ses héritiers une belle fortune de 375.000 livres.

Parallèlement Michel Passart participe à la vie politique de la capitale. On ne sait s'il a fait parti des massacreurs de la Saint-Barthélemy en 1572, mais il est, après son père, un des responsables de la garde bourgeoise pour le quartier Saint-Germain l'Auxerrois. Chacun des seize quartiers de Paris a sa milice bourgeoise, chargée habituellement de la sécurité et de l'ordre, mais qui en période troublée peut constituer une force non négligeable pour qui en prendra le contrôle.

En 1576 la cinquième guerre de religion se conclut par l'édit de Beaulieu, accordé par Henri III. Pour de nombreux catholiques cet édit est beaucoup trop favorable aux protestants. En réaction se constitue en province d'abord, puis à Paris, une Ligue catholique qui veut

ramener le roi à plus d'intransigeance. Elle a l'appui du duc de Guise et des nombreux princes de la maison de Lorraine ses parents, alors que les protestants ont pour chefs des Bourbon, Henri de Navarre et son cousin Condé. Entre eux le roi Valois Henri III, son frère François, duc d'Anjou, et leur mère Catherine de Médicis tentent de préserver leur pouvoir par des jeux de bascule

En 1584 le duc d'Anjou meurt de mort naturelle. Henri III n'a pas d'enfant. Son lointain cousin Henri de Navarre devient héritier du trône. La perspective d'avoir un roi huguenot est inacceptable pour les catholiques, ce qui relance la guerre civile.

La Ligue s'organise à Paris: dans chacun des seize quartiers un comité d'une dizaine de personnes veille à dénoncer les hérétiques masqués et contrôle la milice. En 1588, quand malgré les ordres du roi le duc de Guise se rend à Paris et que le bruit court qu'il va être arrêté, la ville se couvre de barricades. Le roi doit s'enfuir à Chartres puis à Blois. Fin 1588 il pense tenir sa revanche en faisant assassiner le duc. Paris se donne alors un pouvoir insurrectionnel: en février 1589 est créé un comité de seize ligueurs convaincus, un par quartier, qui sera vite désigné comme «les Seize». Michel Passart est l'un d'entre eux. Le duc de Mayenne, frère de Guise, est proclamé par les mutins «lieutenant général de l'Etat et Couronne de France».

En mai les ligueurs commandés par le duc d'Aumale, cousin de Mayenne, vont mettre le siège devant Senlis dont la garnison tient pour le roi. La ville est dégagée par les troupes du duc de Longueville qui écrasent les assiégeants. François Passart, frère de Michel, compte parmi les nombreux morts parisiens

Henri III vient bloquer Paris avec ce qui lui reste de fidèles et l'assistance d'Henri de Navarre et de ses huguenots. Mais il est assassiné par un moine ligueur en août 1589 et Henri de Navarre devient Henri IV. Un roi qui n'est reconnu que par une minorité de catholiques et qui doit lever le siège.

Les Seize et Mayenne se cherchent un roi. Dans un premier temps ils proclament le vieux cardinal Charles de Bourbon, un oncle d'Henri IV prisonnier de son neveu qui meurt en mai 1590. Différents candidats princiers se manifestent, et même une fille du roi d'Espagne dont la mère était française.

La guerre civile s'éternise. Les troupes de Mayenne sont plusieurs fois battues par Henri IV mais reçoivent des secours des Espagnols. A Paris, dans la bourgeoisie marchande ou parlementaire, certains se demandent s'il ne faut pas rechercher un compromis. En réaction les Seize durcissent leurs actions contre les suspects et s'éloignent de Mayenne jugé pas assez intransigeant. Ils créent un conseil de dix membres chargé de la répression. Brisson, président du Parlement qui passe pour royaliste est arrêté, jugé sommairement et pendu avec deux autres magistrats (novembre 1591). Mayenne a l'opinion publique pour lui quand en décembre il fait pendre en représailles quatre membres du conseil des dix.

Michel Passart a soutenu les positions ligueuses jusqu'alors mais n'a pas approuvé le meurtre de Brisson. L'événement crée une scission au sein de la Ligue, scission dont, d'après l'historien Descimon, Passart est un des personnages clés. Il se rapproche des «politiques» prêts à trouver un accommodement pourvu qu'Henri IV abjure le protestantisme, ce qui a lieu

en juillet 1593. Mais Paris compte encore assez de ligueurs «durs» pour que Passart soit banni fin 1593. Il ne rentrera qu'après le ralliement de la ville à Henri IV en 1594 et ne sera pas poursuivi pour ses responsabilités pendant la Ligue. Ses fils et gendres, à leur tour bourgeois de Paris, occuperont des offices publics ou des charges financières importants. Et sa demi-sœur Jeanne Passart, notre lointaine aïeule, lui survivra assez longtemps pour connaître les prémices de la Fronde.

Les 300 archers et la Fronde

Pour maintenir l'ordre dans Paris une compagnie de 120 archers et une seconde de 60 arbalétriers ont été constituées par Charles VI. François I^{er} y ajoute une compagnie d'arquebusiers. Henri II puis Charles IX réorganisent l'ensemble en 3 compagnies de cent hommes chacune, tous armés d'arquebuses même si on continue souvent à les désigner comme «les 300 archers de Paris».

Au début du XVII^{ème} siècle ces trois compagnies ont pour principales missions d'assurer la garde de l'Hôtel de Ville, d'escorter les officiers municipaux dans et hors de Paris, et de participer à des cérémonies comme les ouvertures du Parlement où les entrées solennelles du roi dans la ville.

Les postes dans ces compagnies sont très recherchés, pour leur prestige mais aussi pour les exonérations fiscales dont bénéficient leurs membres. Les trois cent archers sont placées sous les ordres d'un capitaine-colonel, choisi par le roi dans la bourgeoisie urbaine et soumis à l'autorité conjointe du prévôt de Paris (le pouvoir royal) et du prévôt des marchands (le pouvoir municipal). Notre aïeul François Drouart est désigné par le roi en janvier 1649. Sa nomination est contestée par la famille de son prédécesseur d'où un procès tranché en faveur de Drouart par le Parlement et en mai 1650 des lettres de confirmation du jeune Louis XIV, de l'avis de la reine régente et très vraisemblablement de Mazarin. On est alors dans la brève période d'accalmie entre la Fronde parlementaire et la Fronde des Princes et le choix du colonel des archers de Paris peut avoir son importance.

On le voit en juillet 1652 quand l'armée de Condé, défaite par les troupes royales, se réfugie dans Paris. Le prince est accueilli sans grand enthousiasme par une assemblée de trois cent notables réunie à l'Hôtel de ville, qui lui proposent vainement de rechercher un compromis avec la cour. En représailles il déclenche contre eux une émeute populaire en les accusant d'être des suppôts de Mazarin. Les archers de Drouart réussissent à protéger tant bien que mal les notables et à circonscrire des débuts d'incendie. Il y aura cependant de nombreux tués, en particulier parmi les bourgeois tentant de fuir l'Hôtel de ville pour rentrer chez eux. Drouart est lui-même malmené («Journée de la paille» du 4 juillet 1652, ainsi nommée parce que les condéens portaient au chapeau un bouchon de paille en signe de reconnaissance).

Quelles sont les origines de François Drouart? Un Drouart a joué un grand rôle sous la Ligue mais je n'ai pas trouvé le lien, s'il existe, le nom étant assez courant. Les actes concernant François précisent qu'il est bourgeois de Paris et marchand de vin. Il a deux filles,

Marie et Madelaine, qu'il marie respectivement en 1650 et 1658 à deux frères homonymes, Jean Fournier l'Aîné et Jean Fournier le Jeune. Pour conserver la charge de capitaine-colonel dans sa famille François Drouart obtient en 1658 au bénéfice de Jean l'Aîné des «provisions de survivance» signées du roi et du prévôt des marchands. Mais il continue à exercer ses fonctions jusqu'à son décès. Quand Louis XIV nouvellement marié fait avec la jeune reine une entrée solennelle dans la capitale (26 août 1660), on remarque dans le cortège «le sieur Drouart, colonel des archers de la Ville monté sur un cheval blanc d'Italie, enharnaché comme les autres qu'il faisait mener en main devant lui, vêtu d'un habit de brocard d'or chamarré de passements, botté et la cane à la main, ayant autour de lui six laquais à ses livrées»

Pour conforter les privilèges des trois cents archers, Drouart publie en 1667 un recueil des chartes et autres actes les établissant ou les confirmant depuis 1410. Un de ces actes, daté de 1422, a la particularité d'être signé par le duc de Bedford, régent de France pour le petit Henri VI de Lancastre. Paris restera anglais jusqu'en 1436, mais Charles VII à son retour ratifiera lui aussi ces privilèges.

Jean Fournier l'Aîné succède à son beau-père vers 1666, et obtient à son tour un bénéfice de survivance pour son fils Jacques.

Nous descendons de son frère cadet Jean le Jeune, bourgeois de Paris, marchand et détenteur d'un grade de major dans la garde commandée par son frère. Leur père, André Fournier appartient à l'entourage de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, dont il est l'échanson avec le titre pittoresque de «chef de gobelet du duc». Leur mère, Marie Croux, est fille de Jean Croux, bourgeois de Paris et orfèvre joaillier, et de Jeanne Passart dont il a été fait état plus haut.

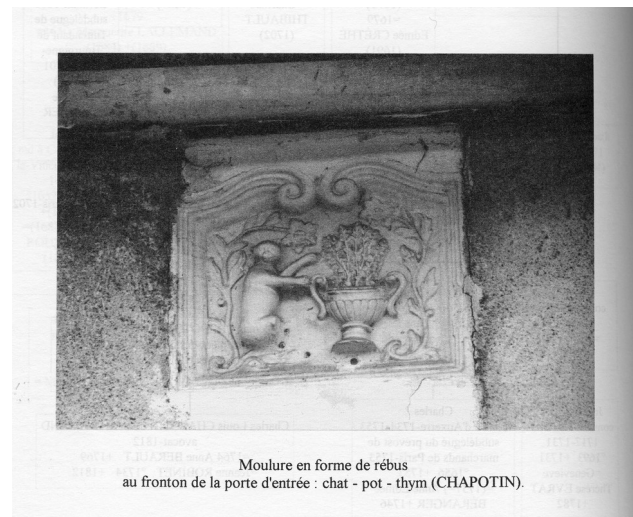
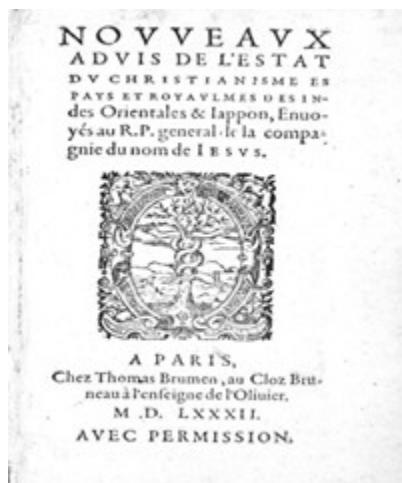
[Pour qui s'intéresserait de plus près à la Ligue et à la Fronde, voici quelques éléments de bibliographie utilisés : François Drouart «Recueil des chartes, créations, confirmations des colonel, capitaines, major, officiers et trois cents archers de la ville de Paris» 1667 / Elie Barnavi «Le Parti de Dieu» Etude sociale et politique des chefs de la Ligue 1585-1594. Publication de la Sorbonne 1980 / Robert Descimon «Qui étaient les Seize?» 1983 / Hubert Méthivier «La Fronde» PUF 1984 / Léon Lecestre «La bourgeoisie parisienne au temps de la Fronde» 1913]

Imprimeurs et commissaires priseurs parisiens Corbon, Huré, Lefebvre

L'imprimerie apparaît à Paris dans le dernier tiers du 15^{ème} siècle. Les mêmes acteurs sont alors généralement à la fois imprimeurs, relieurs, éditeurs et libraires. Ce sont le plus souvent des érudits, comme le Flamand Josse Bade, qui ouvre son atelier parisien vers 1500, ou comme son gendre Robert Estienne, un des grands humanistes de la Renaissance. Sous les derniers Valois la plupart de ces imprimeries parisiennes sont groupées autour de l'église Saint-Hilaire, sur la montagne Sainte-Geneviève.

Notre aïeul Jean Loys, né dans les Flandres à Tielt et pour cela souvent appelé Jehan de Thielt, entre au service de Josse Bade vers 1527 comme correcteur, apprend le métier et ouvre à son tour sa librairie-imprimerie sur la montagne Sainte-Geneviève.

Il est à l'origine de cinq générations d'imprimeurs parisiens qui se succèdent Quartier Latin de père en fils ou de beau-père à gendre, du règne de François Ier à celui de Louis XIV. Il marie sa fille Magdeleine Loys à Thomas Brumen, libraire à l'enseigne de l'Olivier au Clos Bruneau (actuelle rue de Lanneau). Leur fille Marie Brumen épouse en 1581 Jean Corbon, imprimeur et fils d'imprimeur à l'enseigne parlante du «Cœur Bon» rue Saint-Jacques. A la génération suivante Denise Corbon apporte l'imprimerie à son mari Sébastien (I) Huré, qui la lègue à son fils Sébastien (II). Ce deuxième Sébastien est nommé imprimeur du Roi par lettre patentes du 24 août 1662. Il le reste peu de temps et vend sa librairie et sa charge officielle en 1667. Son fils, encore un Sébastien, abandonne le commerce des livres pour une charge d'huissier commissaire priseur au Châtelet de Paris.



Les huissiers commissaire priseurs du Châtelet forment une compagnie qui a le privilège des saisies et de leur vente aux enchères: activité des plus lucratives. Sébastien (III) Huré transmet à l'époque de Louis XV sa charge à son gendre Jean Lefebvre, qui la cède à son tour à son gendre Charles François Marchand. Une dynastie d'huissiers prolonge ainsi au 18^{ème} siècle la lignée des imprimeurs des 16^{ème} et 17^{ème}. Les mariages de ces huissiers et de leurs filles se font le plus souvent au sein du même métier. Quelques exceptions pourtant: le beau-père de Sébastien (III) Huré, Nicolas Chapotin, est très officiellement «un des 25 marchands de vin privilégiés suivant la Cour»: de quoi bien vivre en fournissant de boisson des milliers de gosiers huppés. Les Chapotins sont originaires d'Irancy, dans l'actuelle Yonne, un bourg qui produit un excellent Chablis. Dans leurs alliances familiales un Jean Baptiste Cheron, maître potier d'étain à Paris, gendre d'un autre potier d'étain parisien, Nicolas Gehenault, qui habite paroisse Saint-Eustache « sous les piliers des Halles, maison des Trois-Corbillons ».

Charles François Marchand est comme les Chapotin un parisien récent, issu de maréchaux-ferrants de la région d'Etampes. Sa fille Marie Geneviève épouse en 1770 le peintre Joseph Armand Blondel.

Gonichon et Paris. Les opticiens .

Félicité Gonichon (1817-1898), épouse de l'architecte versaillais Hippolyte Blondel, est issue d'une famille établie à Paris depuis au moins six générations.

Le plus intéressant personnage de cette lignée est sans doute l'arrière grand-père de Félicité, Jean Baptiste Charles Gonichon (1703-1761). Ses ascendants sont des libraires et des imprimeurs de la paroisse Saint-Etienne du Mont. Lui-même s'intéresse plus aux sciences qu'à la littérature et c'est comme ingénieur qu'il gagne la Louisiane alors concédée par le roi de France à la Compagnie du Mississippi. La Compagnie a créé la Nouvelle Orléans et tente de s'implanter à l'intérieur des terres en installant des forts et des colons le long du fleuve. Les indiens Natchez s'opposent à ces implantations et massacrent en 1729 la garnison du Fort Rosalie, situé à trois cents kilomètres au nord de La Nouvelle Orléans, et les deux cents colons qu'elle protégeait. D'où des représailles et une guerre qui se poursuit jusqu'à 1731. C'est dans ces circonstances que Gonichon est chargé cette même année de dresser une carte du fleuve de son embouchure à Fort-Rosalie. On conserve aussi de lui un plan de La Nouvelle Orléans.

Rentré en France Gonichon fait la connaissance de Claude Paris (1703-1763). Ce jeune Parisien s'est très jeune intéressé à la mécanique et à l'optique. Dès l'âge de 19 ans il construit des lunettes d'approche. En 1733 il réalise le premier télescope français. Gonichon l'assiste dans ses travaux et les deux hommes deviennent associés. Leur amitié est renforcée par des mariages, chacun épousant une sœur de l'autre. Par la suite ils se spécialisent, Paris fabricant surtout de grandes lunettes d'approche, des microscopes et des télescopes (ci-contre, télescope de Claude Paris, 1750), Gonichon des lunettes de lecture, des jumelles d'opéra et de petites lunettes d'approche. Ils auront l'honneur d'être cités à l'article Télescope de la première édition de l'Encyclopédie de d'Alembert et Diderot.



Collection Ecole polytechnique

Leurs travaux sont protégés des plagiat par l'attribution de privilèges royaux, qui ont à peu près le même objectif que la protection de la propriété industrielle aujourd'hui. A la mort de Claude Paris sa sœur Marie Michelle, récente veuve de Gonichon, succède à son frère dans sa position de «marchand miroitier privilégié suivant la Cour». Après elle son fils Jean Charles Gonichon (1738-1799) et son petit-fils Pierre-Charles Gonichon (1781-1867) poursuivront la dynastie d'opticiens parisiens. Pierre Charles est le père de Félicité, l'épouse d'Hippolyte Blondel.

Dans son Dictionnaire des Enseignes de Paris, Honoré de Balzac décrit ironiquement le panonceau d' « A la Longue-vue », la boutique Gonichon place des Victoires: «Imaginez-vous un tuyau de poêle soutenu par un tréteau, vous aurez une idée parfaite de cette enseigne.»

Du côté de Chaillot: Paris, Benard, Battas, Aubé, Gilbert, etc.

Claude Paris n'est devenu Parisien qu'à l'âge de dix ans. Auparavant son père, un autre Claude, était marchand épicier à Chaillot, qui était alors encore un village campagnard. La famille déménage en 1713 pour s'installer rue des Sept-Voies dans le quartier Mouffetard (aujourd'hui rue de l'Arbalète). Claude Paris père y acquiert le titre de Bourgeois de Paris, qualificatif ouvrant droit à des privilèges juridiques et fiscaux.

Son épouse Catherine Benard est issue d'une famille de vigneron et d'épiciers de Chaillot, alliée à d'autres familles de ce village. En remontant son ascendance jusqu'au début du dix-septième siècle on trouve en ligne directe ou dans les fratries et leurs alliances des laboureurs et des vigneron, mais aussi des chirurgiens et un maître pêcheur sur la Seine. D'autres sont au service du roi ou de grands seigneurs, avec souvent des titres ronflants qui dissimulent des fonctions assez modestes: Jacques Gilbert est sergent garde pour le roy en la capitainerie et gruerie du parc et bois de Boulogne, son fils Nicolas est premier exempt des gardes du corps du duc Gaston d'Orléans (le frère de Louis XIII), avant de devenir au décès du duc commandant des gardes du corps Français et Suisse de la duchesse douairière d'Orléans sa veuve. Un autre fils, Jacques Gilbert le jeune, est capitaine clerk au mortier de la cour de Blois, autre apanage des Orléans. Jean Battas est garde des plaisirs de Sa Majesté (ces plaisirs étant en l'occurrence la chasse) en la capitainerie gruerie des parcs et bois de Boulogne, parc de Saint-Cloud, plaine et dépendances. Jeanne Aubé, mère de Catherine Benard, a pour premier époux Jean Montaudouin, sergent au régiment des Gardes françaises du Roi, pour oncles par alliance François Jacquemin, chirurgien de la Petite Ecurie du roi et Alexandre Ferrand, greffier de la prévôté royale de Chaillot, ainsi que pour cousin Adrien Bocquet, garde du corps du Roi.

La Manufacture Royale: Cozette, Jumelet

La Manufacture Royale des meubles et des tapisseries de la couronne a été créée par Colbert en 1662, sur un emplacement en bord de Bièvre jadis occupé par une famille de teinturiers d'étoffes, les Gobelins, d'où le nom du lieu.

Le poste de concierge de la manufacture, en charge de son bon fonctionnement, est un office royal. Il est occupé par Antoine Cozette, qui reçoit des armoiries en 1698, puis par son fils Edouard Anne (1683-1732) à qui succède à son décès son fils Pierre François.

L'épouse d'Edouard Anne, Anne Louise Jumelet (1696-1780), est la fille d'Antoine Jumelet, tapissier de Louis Antoine de Pardaillan, duc d'Antin et fils de la marquise de Montespan; à leur contrat de mariage daté du 6 mai 1712 signent comme témoins le duc et la duchesse d'Antin, mais aussi les duc et duchesse de Richelieu, les duchesses de Lesdiguières

et de Fronsac, des Noailles, des Colbert, une façon d' indiquer que les Jumelet appartiennent à la clientèle des Pardaillan et de leurs alliés. La dot est de 5.000 livres.

Le fils aîné d'Edouard Anne, Pierre François Cozette (1714-1801), est le représentant le plus illustre de sa famille. Les Gobelins étaient divisés en quatre ateliers de tissage, trois de haute lisse et un de basse liste, regroupant ensemble deux cents cinquante tapissiers logés et nourris sur place. Chaque atelier était dirigé par un entrepreneur établi à son compte. Pierre François, ancien élève du peintre Parrocel, dirige l'atelier de basse lisse (1733) puis devient en 1742 entrepreneur d'un atelier de haute lisse. On lui doit, parmi de nombreuses tapisseries, des portraits tissés de membres de la famille royale, dont un Louis XV d'après Van Loo et une Marie Leszczynska d'après Nattier. Son chef d'œuvre passe pour être l'adaptation du «Venus dans la Forge de Vulcain» de Boucher. Son «Histoire d'Esther», d'après de Troy, est généralement considérée comme marquant l'apogée du style traditionnel des Gobelins et sera tissée une quinzaine de fois en un demi-siècle.



Version tissée du Louis XV de Van Loo

Sur ses vieux jours Louis XVI lui accordera une pension attribuée «tant à titre de retraite que pour l'indemniser de la suppression de la conciergerie de la manufacture dont il a rempli les fonctions pendant cinquante ans.»

Autre office royal, celui de linge ou lingère de la reine et de la dauphine. Anne Louise Jumelet est lingère de Marie Leszczynska et, conjointement avec son fils Pierre François, lingère de Marie Josèphe de Saxe.

Anne Jumelet et son fils fournissent en lingerie leurs illustres pratiques pour des sommes assez élevées: plus de deux mille cinq cent livres pour un trimestre en dépenses ordinaires pour la reine, plus de dix-huit cent pour la dauphine. S'y ajoutent les dépenses extraordinaires...

Même s'ils habitent habituellement aux Gobelins, la dame veuve et le sieur Cozette, comme les désignent certains actes, ont résidé à Versailles, peut-être au Grand commun, quand ils étaient de quartier. Ils perçoivent à cet effet une indemnité de logement de deux cents livres comme lingers de la dauphine pour l'année 1760. La somme est délivrée par Chalut de Verin , trésorier de la Dauphine (cf. « Entre Cour et Ferme »)

Entre Paris et Milly-la-Forêt: Audiger

Pierre François Cozette épouse en 1737 Marie Madeleine Audiger-Dubreuil (1717-1787) qui lui donnera au moins dix enfants, tous baptisés à Saint-Hippolyte, l'église paroissiale des Gobelins.

Marie Madeleine est née à Milly-en-Gâtinais, aujourd'hui Milly-la-Forêt, à l'ouest de Fontainebleau. Sa mère, Marie-Louise Rémy, est issue de familles bourgeoises de Milly. Son père, Antoine François Ovide Audiger (vers 1690-1732), est sieur du Brouel, d'où Audiger-Dubreuil. En 1716 il réside à Milly et achète 1.400 livres une charge de garde à cheval des chasses du roi en forêt de Fontainebleau qui lui rapporte 300 livres par an. Mais sa position aurait été bien meilleure s'il n'avait pas été ruiné par son père.

Remontons quatre générations. Au début du dix-septième siècle Jean Audiger est marchand à Melun. Deux de ses fils, Jean et Pierre, s'établissent à Paris sous Louis XIII comme avocats en Parlement. Pierre aura à son tour un fils avocat en Parlement, un autre mousquetaire du roi et un troisième, Antoine, auditeur en la Chambre des comptes.

C'est avec cet Antoine que les difficultés vont commencer. Ses débuts semblent pourtant prometteurs: en 1686 son père lui achète une charge d'auditeur en la Chambre des comptes qui vaut 48.000 livres. La même année il épouse Thérèse Tabary, fille du Contrôleur général des rentes sur la Ville de Paris, qui lui apporte une dot de 78.000 livres. Elle mourra en 1691 en lui laissant un fils unique, le futur sieur du Brouel. Antoine gère si mal sa fortune qu'il accumule les dettes: en 1709 elles se montent à 750.000 livres. Comme il n'est pas en mesure de payer, ses créanciers furieux donnent l'assaut à sa maison et il doit se réfugier chez une de ses belles-sœurs. Il est finalement arrêté et enfermé à la Conciergerie dans l'attente de son procès (je résume: le dossier de l'affaire aux Archives nationales est plutôt épais).

Antoine Audiger-Dubreuil aurait dû au minimum hériter de la dot de sa mère. Mais elle a été vraisemblablement plus qu'ébréchée par la faillite paternelle. D'où son poste de garde-chasse qui, même à cheval, représente une belle déchéance sociale. Il remontera cependant la pente, assez pour doter de 20.400 livres sa fille Marie-Madeleine à son mariage avec Pierre-François Cozette.

Arts décoratifs: Chéron, Feuchère et autres

Avec les Chéron, les Feuchère et leurs alliances nous entrons dans les métiers d'art décoratif ornementaux ou fonctionnels, liés au costume comme les rubaniers, boutonnières, boursiers, ou au décor et à l'ameublement, comme les faïenciers, les émailleurs, les bronziers, les doreurs. Chaque spécialité a sa corporation qui régit l'attribution des maîtrises.

Pierre Feuchère est en octobre 1751 maître rubanier à Paris rue St-Denis et en juillet 1761 maître émailleur, toujours rue St-Denis. Son épouse, Jeanne Geneviève Leneutre, a pour père un maître faïencier et pour frère et beau-frère des faïenciers émailleurs.

Des quatre fils de ce couple trois seront aussi émailleurs. Le quatrième, Pierre François Feuchère (1737-1823), entre comme compagnon chez Jean Chéron, maître doreur argenteur, gendre et successeur d'un autre maître doreur, Christophe Denis Dubaux. Il est prévu qu'au terme du compagnonnage Jean Chéron lui cédera pour deux cent livres le droit d'exercer comme maître.

Feuchère épouse en 1761 la fille de Chéron, Elisabeth Catherine, qui lui apporte une dot de 3000 livres versée sous la forme d'une rente annuelle de 150 livres. Il est stipulé au contrat de mariage qu'il continuera à travailler pour son beau-père sans rémunération jusqu'au moment où il lui succédera comme maître, lui et ses enfants à naître étant logés, nourris, éclairés et chauffés. Il s'engage une fois devenu maître à veiller aux soins de ses beaux-parents. Ainsi se poursuivaient avant la Révolution les dynasties d'artisans parisiens.



Pierre François Feuchère, puis son fils Lucien François (1766-1841) développent rue du Faubourg Saint-Martin, puis rue Notre-Dame de Nazareth, une activité de bronziers doreurs qui comptera jusqu'à cent cinquante ouvriers. Ils sont les meilleurs représentants du style empire pour les bronzes dorés décorant les meubles. Leurs productions sont encore de nos jours très recherchées, comme ce guéridon décoré de motifs en bronze signé Feuchère vendu aux enchères 645.800 \$ à Sotheby's en 2007 (photo)

L'atelier Feuchère a aussi créé de nombreuses pendules, des appliques murales, des bougeoirs, des vases, des ornements de table, accordant si besoin émaux et dorures. Une recherche sur internet permet de se faire une idée de ces ouvrages.

J'arrête là le travail sur l'ascendance Blondel. Pour qui voudra, il y a bien des points à découvrir ou à approfondir.

Ascendants de Jean BLONDEL

Jusqu'à la 12e génération.

Numérisation Sosa-Stradonitz : le père d'un sujet a pour numéro le double, la mère le double plus 1. Ainsi Félicité Gonichon, numéro 3, a pour père Pierre-Charles Gonichon (6) et pour mère Félicité Feuchère (7).

Génération 1

1 [Jean BLONDEL](#), né le 15 juin 1852, Versailles, décédé le 7 janvier 1931, Versailles , employé au Sénat en 1878, assureur, marié le 14 mai 1878, Angers, avec Marguerite Faugeron.

Génération 2

2 [Hippolyte BLONDEL](#), né le 18 novembre 1808, Saint-Cloud (92), décédé le 12 janvier 1884, Versailles, 38 avenue de Saint-Cloud, architecte, marié le 3 octobre 1835, Paris, avec 3 [Félicité GONICHON](#), née le 4 septembre 1817, Paris, décédée le 21 mars 1898, Versailles, 13 bis rue Neuve-Notre-Dame

Génération 3

4 [Charles François Armand BLONDEL](#), né le 2 novembre 1770, Paris, décédé le 5 novembre 1854, Versailles , architecte, directeur des eaux de Marly, inspecteur du chateau de Versailles, marié le 1er octobre 1798, Paris, avec 5 [Anne RONDONI](#), née le 30 septembre 1778, Endingen-en-Brissgau, Bade-Wurtemberg, Allemagne, décédée le 13 juillet 1873, Versailles

6 [Pierre Charles GONICHON](#), né le 12 septembre 1781, Paris, décédé le 27 mars 1867, opticien à Paris, marié avec 7 [Félicité FEUCHERE](#), née le 4 novembre 1794, décédée le 10 septembre 1857

Génération 4

8 [Joseph Armand BLONDEL](#), né vers 1742, décédé le 5 nivôse an XIV (26 décembre 1805), Paris, peintre, Académie de Saint-Luc, marié le 1er février 1770, Paris, avec **9 [Marie Geneviève MARCHAND](#)**, née en 1746, décédée le 17 juin 1819, Paris

10 [Antoine RONDONI](#), décédé en juin 1779, citoyen d'Endingen-en-Brigau en 1761, marié le 24 novembre 1761, Endingen , église catholique Sankt Petri-Sankt Martin, avec **11 [Appoline MEYER](#)**.

12 [Jean Charles GONICHON](#), né le 21 août 1738, décédé le 18 septembre 1799, Paris, opticien, marié le 10 avril 1780 avec **13 [Paule COZETTE](#)**, née le 25 septembre 1752, Paris St-Hyppolite, décédée le 5 octobre 1846

14 [Lucien François FEUCHERE](#), né le 30 août 1766, décédé le 21 mars 1841 , ciseleur doreur, bronzier à Paris, marié le 8 mars 1793 avec **15 [Marie Anne Félicité BLONDEL](#)**, née le 21 octobre 1772, Paris St-Nicolas des Champs, décédée le 24 août 1849

Génération 5

16 [Jean BLONDEL](#), décédé le 31 mars 1761, Paris, rue Transnonain, inhumé le 1er avril 1761, Paris, St-Nicolas-des-Champs , peintre, directeur de l'Académie de Saint-Luc, marié avec **17 [Madeleine FOURNIER](#)**, née le 13 juin 1704, Paris, décédée le 7 avril 1774

18 [Charles François MARCHAND](#), né le 3 octobre 1714, Villeconin, 91, décédé le 28 juin 1779, Paris, huissier commissaire priseur au Chatelet, marié le 23 mai 1740, Paris, avec **19 [Marie Anne Geneviève LEFEBVRE](#)**, née vers 1723, décédée le 1er avril 1801, Paris

20 [Jean Antoine RONDONI](#), originaire de Fragunt (?) en Italie, marié avec **21 [? ?](#)**.

22 [Michel MEYER](#), eschippiarus (?) et citoyen d'Endingen en 1761, marié avec **23 [Marie SAULNIER](#)**.

24 [Jean Baptiste Charles GONICHON](#), né en 1703, décédé le 17 décembre 1761, bourgeois de Paris, marchand papetier, ingénieur de la Compagnie des Indes, opticien privilégié du Roi, miroitier, marié avec 25 [Marie Michelle PARIS](#), décédée en 1792, marchande miroitier.

26 [Pierre François COZETTE](#), né le 13 janvier 1714, Paris, décédé le 20 mars 1801, Paris, entrepreneur des Tapisseries, concierge des Gobelins, marié le 29 juillet 1737, Paris St-Hippolyte, avec 27 [Marie Madeleine AUDIGER-DUBREUIL](#), née le 27 janvier 1717, Milly-la-Forêt, 91, décédée le 13 juillet 1787, Paris les Gobelins

28 [Pierre François FEUCHERE](#), né le 3 janvier 1737, Paris, décédé en 1823, maître doreur argenteur à Paris, marié en 1761, Paris, avec 29 [Elisabeth Catherine CHERON](#), née vers 1742, Paris, décédée le 8 janvier 1803, Paris, 8 rue d'Enfer

30: voir [8](#). 31: voir [9](#).

Génération 6

34 [Pierre FOURNIER](#), maître sculpteur, sculpteur du Roi, marié avec 35 [Jeanne Françoise AUBRY](#).

36 [François Aubin MARCHAND](#), né vers 1686, décédé le 4 juillet 1746, Villeconin, 91, marchand maréchal à Saudreville, écart de Villeconin, marié le 18 septembre 1713, Villeconin, avec 37 [Marguerite SANGUIN](#), née vers 1696, décédée le 8 juillet 1752, Villeconin

38 [Jean LEFEBVRE](#), décédé le 3 juillet 1741, Paris, huissier commissaire priseur au Chatelet, marié le 15 mai 1721, Paris, avec 39 [Marie Anne HURE](#), née en 1683, décédée en 1764

48 [Jean Baptiste GONICHON](#), décédé avant 1751, marchand papetier à Paris, marié avec 49 [Marie Madeleine BLANCHARD](#), née vers 1666, décédée le 10 janvier 1751, Paris.

50 [Claude PARIS](#), décédé après octobre 1736, bourgeois de Paris, marié avec 51 [Catherine BENARD](#), décédée le 10 décembre 1758.

52 [Edouard Anne COZETTE](#), né en 1683, décédé le 26 mai 1732, concierge des Gobelins, marié le 6 mai 1712, Paris, avec **53** [Anne Louise JUMELET](#), née le 23 décembre 1696, Paris, rue Neuve des Petits Champs, décédée le 20 janvier 1780, Paris, manufacture des Gobelins, lingère de la reine.

54 [Antoine François Ovide AUDIGER-DUBREUIL](#), né vers 1690, décédé le 6 octobre 1732, Milly-la-Forêt, 91, Garde des Plaisirs du roi, marié le 28 mars 1715, Milly-la-Forêt, avec **55** [Marie Louise REMY](#), née le 24 août 1686, Milly-la-Forêt, décédée avant décembre 1751.

56 [Pierre FEUCHERE](#), maître rubannier à Paris en 1735 et 1751, maître émailleur à Paris en juillet 1761, marié avec **57** [Jeanne LENEUTRE](#).

58 [Jean CHERON](#), maître doreur argentier à Paris en juillet 1761, marié avec **59** [Marie Catherine DUBAUX](#).

Génération 7

68 [Jean FOURNIER](#), décédé après 1701, Bourgeois de Paris, marié le 30 juin 1658 avec **69** [Madelaine DROUART](#), décédée entre 1689 et 1701

70 [Etienne Aubry](#), sculpteur du Roi, né vers 1636, décédé à Selles-en-Berry, 41, marié avec **71** [Françoise GOBERT](#), décédée avant mai 1688

72 [Jacques MARCHAND](#), né vers 1660, décédé le 9 mars 1710, Villeconin, 91, maréchal à Villeconin en 1681, marié le 16 septembre 1681, Châlo-Saint-Mars, 91, avec **73** [Françoise SEDILLOT](#), née vers 1664, décédée le 13 février 1746, Villeconin, originaire de Châlo-Saint-Mars.

74 [Claude SANGUIN](#), marié le 29 mai 1690, Villeconin, 91, **75** [Louise COQUENTIN](#)

76 [Martin LEFEBVRE](#), décédé avant mai 1721, marchand à Epinay-sur-Seine, marié avec **77** [Marie AUDEBER](#).

78 [Sebastien HURE](#), né vers 1656, décédé le 5 août 1726, Paris, huissier commissaire priseur au Chatelet, marié le 26 janvier 1682, Paris, avec **79** [Marie CHAPOTIN](#), née vers 1664, décédée avant juin 1689.

96 [Louis Thomas GONICHON](#),

104 [Antoine COZETTE](#), né vers 1644, décédé le 17 avril 1734, Paris les Gobelins, concierge des Gobelins, officier du roi, marié avec **105** [Françoise CRESCENT](#), décédée après juin 1712.

106 [Antoine JUMELET](#), décédé le 2 mai 1715, Paris, valet de chambre tapissier du duc d'Antin, inspecteur de la Manufacture royale et Savonnerie, marié avec **107** [Anne FOSSIER](#), décédée après septembre 1715.

108 [Antoine AUDIGER](#), né vers 1657, décédé après mars 1715, auditeur en la Chambre des comptes, marié le 23 juillet 1686, Champs-sur-Marne, 77, avec **109** [Thérèse TABARY](#), née vers 1660, décédée en 1691.

110 [Pierre REMY](#), baptisé le 7 août 1659, Milly-la-Forêt, 91, receveur des aides, marié le 27 novembre 1684, Milly-la-Forêt, avec **111** [Marie CHEVAL](#), baptisée le 9 septembre 1663, Milly-la-Forêt.

Génération 8

136 [André FOURNIER](#), décédé entre 1650 et 1658, chef de gobelet du duc d'Orléans, marié avec **137** [Marie CROUX](#), marchande toilière à Paris, décédée après juin 1658

138 [François DROUART](#), Bourgeois de Paris, décédé après septembre 1666, marié avec **139** [Marie MOYNET](#), décédée avant 1674

140 [Martin AUBRY](#), Bourgeois de Paris, décédé avant avril 1691, marié avec **141** [Marie DELAMARE](#), décédée après avril 1691

144 [Charles MARCHAND](#), décédé avant septembre 1681, de la paroisse de Villeconin, 91, marié avec **145** [Perrine RAVET](#).

146 [Joachim SEDILLOT](#), baptisé le 25 janvier 1644, Chalo-Saint-Mars, 91, décédé le 13 février 1711, Chalo-Saint-Mars, maréchal à Châlo-Saint-Mars, marié le 29 février 1664, Chalo-Saint-Mars, avec **147** [Marguerite ALLAIN](#), née en octobre 1644, Chalo-Saint-Mars, décédée le 19 janvier 1718, Chalo-Saint-Mars,

148 [Jacques SANGUIN](#), marié avec **149** [Jeanne CHENEVIÈRE](#), décédée avant mai 1690.

150 [Jean COQUENTIN](#), né vers 1628, inhumé le 27 avril 1678, Villeconin, 91, laboureur, fermier de M. de Saudreville, marié avec **151** [Barbe TROUVE](#), fermière à Saudreville.

156 [Sebastien HURE](#), né le 24 février 1621, décédé le 22 novembre 1678, Paris, libraire à Paris, imprimeur du roi, marié avec **157** [Marie PECOUL](#), décédée après juin 1689.

158 [Nicolas CHAPOTIN](#), décédé le 25 mai 1678, bourgeois de Paris, un des 25 marchands de vin privilégiés suivant la Cour, marié le 13 juin 1655 à Paris avec **159** [Anne CHERON](#), décédée après février 1721.

216 [Pierre AUDIGER](#), décédé en 1686, avocat en Parlement, marié le 25 novembre 1637, Paris, avec **217** [Anne PIGEON](#), décédée après janvier 1693.

218 [Hippolyte TABARY](#), décédé avant juillet 1686, Contrôleur général des rentes sur la Ville de Paris, marié avec **219** [Suzanne BELLOY](#), décédée avant juillet 1686.

220 [Nicolas REMY](#), né vers 1639, inhumé le 23 janvier 1689, Milly-la-Forêt, 91, marié avec **221** [Sébastienne VIGNERON](#), née vers 1640, inhumée le 8 août 1688, Milly-la-Forêt

222 [Pierre CHEVAL](#), marchand et bourgeois de Milly-la-Forêt, 91, marié avec **223** [Louise GARDANLORGE](#), baptisée le 4 septembre 1635, Milly-la-Forêt, inhumée le 1er septembre 1690, Milly-la-Forêt

Génération 9

274 [Jean CROUX](#), orfèvre joaillier, Bourgeois de Paris, décédé avant mai 1643, marié avec **275** [Jeanne PASSART](#), décédée après février 1650

278 [Jehan MOYNET](#), Bourgeois de Paris, porte-coffre de la Chancellerie, décédé avant février 1650, marié avec **279 [Marie LOISON](#)**, décédée avant juin 1653

292 [Jean SEDILOT](#), né vers 1602, décédé le 23 janvier 1662, Chalo-Saint-Mars, 91, maréchal à Chalo-Saint-Mars, marié avec **293 [Louise TONNELIER](#)**, née vers 1604, décédée le 29 janvier 1664, Chalo-Saint-Mars,

294 [Pierre ALLAIN](#), décédé avant février 1656, sergent royal, huissier au bailliage d'Etampes, marié avec **295 [Jacquette MARCHAND](#)**, née vers 1609, décédée le 24 février 1675, Chalo-Saint-Mars, inhumée le 25 février 1675, Chalo-Saint-Mars

312 [Sebastien HURE](#), décédé le 26 décembre 1650, libraire à Paris, marié le 25 novembre 1611, Paris, avec **313 [Denise CORBON](#)**, décédée avant février 1637.

314 [Nicolas PECOUL](#), décédé avant juin 1680, marchand, bourgeois de Paris, marié avec **315 [Catherine DUPRE](#)**, décédée après juin 1689.

316 [Claude CHAPPOTTIN](#), né en 1594 à Irancy (89), procureur fiscal de Champs-sur-Yonne, décédé après juin 1655, marié avec **317 [Edmée RAVENEAU](#)**, décédée avant juin 1655

318 [Jean Baptiste CHERON](#), né vers 1603, décédé après juin 1683, maître potier d'étain, bourgeois de Paris, marié avec **319 [Jeanne GEHENAULT](#)**, décédée avant fin 1668.

432 [Jean AUDIGER](#), décédé après novembre 1637, marchand et bourgeois de Melun, marié avec **433 [Magdelaine LAMBERT](#)**, décédée avant juillet 1635.

434 [Simon PIGEON](#), décédé avant novembre 1637, bailli de Milly-en-Gâtinais (actuel Milly-la-Forêt), marié avec **435 [Marie NIOCHE](#)**, inhumée le 6 mai 1647, Milly-la-Forêt .

444 [Pierre CHEVAL](#), décédé avant février 1669, marié avec **445 [Anne JALLANT](#)**.

446 [André GARDANLORGE](#), décédé avant février 1669, qualifié maître, marié avec **447 [Simone PETIT](#)**.

Génération 10

550 [Michel PASSART](#), marchand mégissier, Bourgeois de Paris, décédé en septembre 1569, marié le 16 décembre 1546 à Paris avec **551** [Jeanne ROYER](#), décédée après septembre 1572

626 [Jean CORBON](#), libraire à Paris, imprimeur du roi et du clergé, marié en janvier 1581, Paris, avec **627** [Marie BRUMEN](#)

632 [Claude CHAPPOTIN](#), marchand à Irancy (89) décédé le 7 décembre 1632 à Irancy, marié avec **633** [Anne BARLOT](#), née en 1565, décédée le 23 janvier 1639 à Irancy

638 [Nicolas GEHENAULT](#), maître potier d'étain à Paris, décédé avant octobre 1638, marié avec **639** [Claude GUEDE](#), décédée après octobre 1638

Génération 11

1 100 [Berthelot PASSART](#), marchand mégissier à Paris, décédé avant décembre 1546, marié avec **1 101** [Robine FROMENTIN](#), décédée en 1546

1 102 [Macé ROYER](#), teinturier de cuir, Bourgeois de Paris, marié avec **1 103** [Jehanne BIDAULT](#)

1 252 [Jean CORBON](#), décédé avant janvier 1581, libraire à Paris, attesté à partir de 1545, marié avec **1 253** [Chrétienne VIVIAN](#).

1 254 [Thomas BRUMEN](#), né en 1532, décédé le 12 février 1588, Paris, libraire imprimeur à Paris, marié avec **1 255** [Magdeleine LOYS](#), née le 14 novembre 1541, Paris

Génération 12

2 204 [Jacques ROYER](#)

2 508 [François BRUMEN](#), marchand à Paris

2 510 [Jean LOYS](#), né à Tielt, Flandres, actuelle Belgique, décédé avant 1547, libraire
imprimeur à Paris, marié avec **2 511** [Perrette ALEAUME](#).